



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Portraits intimes du dix-huitième siècle

**Goncourt, Edmond de
Goncourt, Jules de**

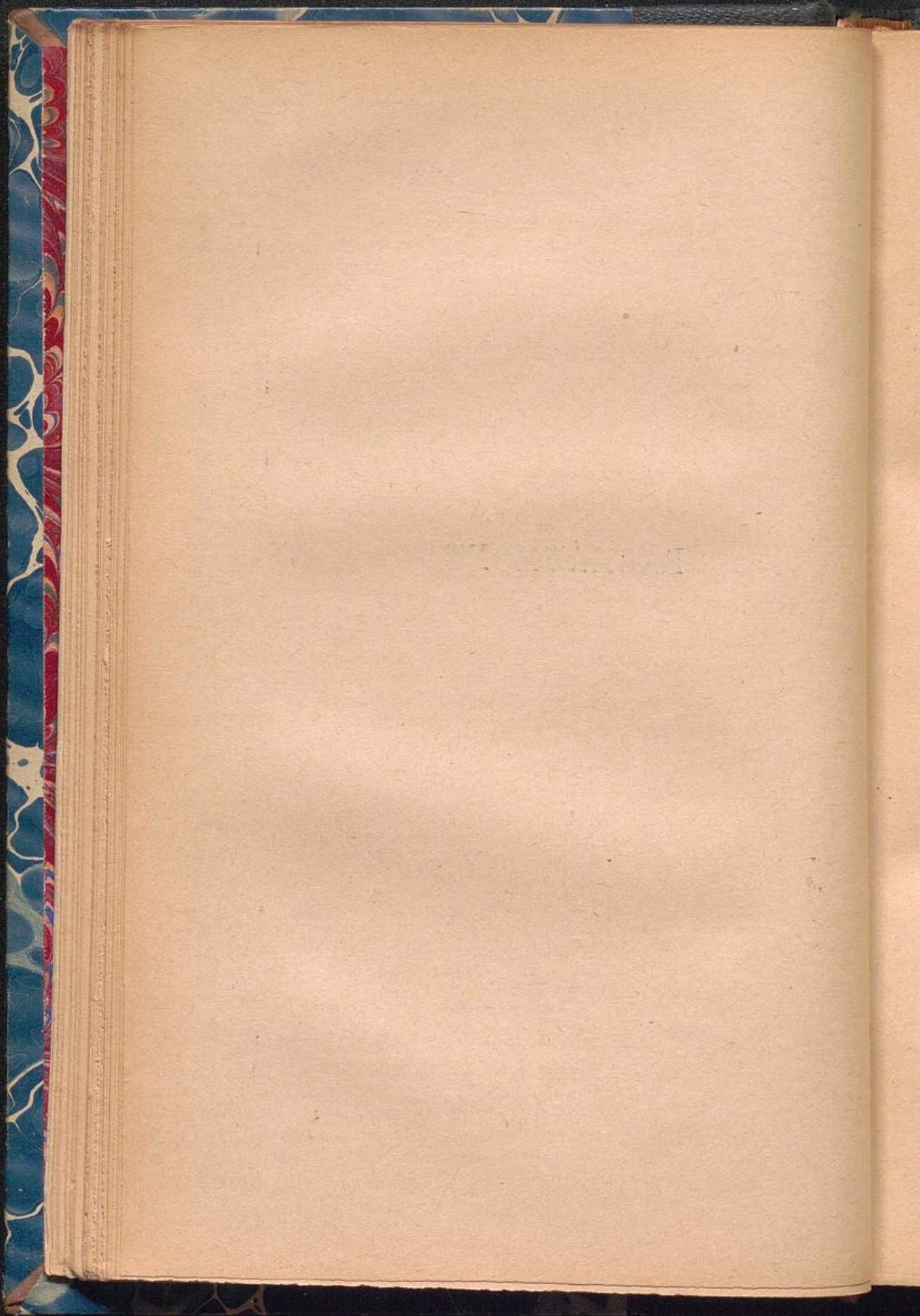
Paris, 1878

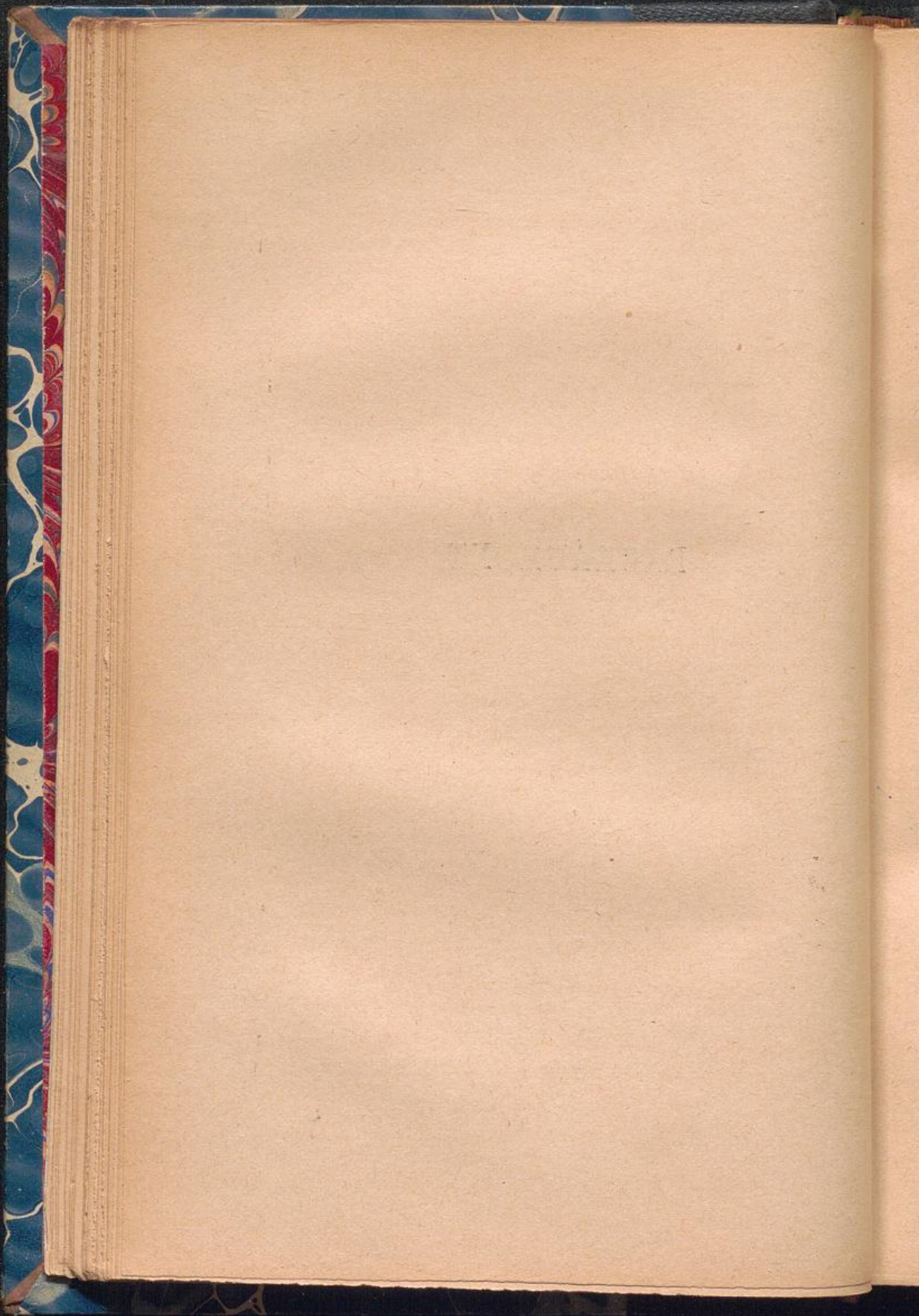
Bachaumont

[urn:nbn:de:hbz:466:1-48082](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-48082)

BACHAUMONT

4





BACHAUMONT ⁽¹⁾

L'anecdote est l'indiscrétion de l'histoire. C'est Clio à son petit lever. Avant de donner audience aux grands événements, à toutes les choses officielles d'une époque, avant de relever l'état civil d'une nation, avant d'aller au grave et au sérieux de la vie publique de l'humanité : les levers et les couchers d'empires, les discordes populaires, les armées victorieuses, la place publique, le palais, les camps, la patrie ; — avant d'être Muse, la Muse est femme : Diogène Laerce la repose de Thucydide. Elle accueille tous et toutes pouvu qu'on sache et qu'on dise. Elle a sa cour de conteurs qui écrivent au pied de son lit, et qu'elle s'oublie parfois à applaudir comme de grands historiens : Saint-Simon

(1) D'après les papiers de Bachaumont conservés à la Bibliothèque de l'Arsenal, manuscrits. Volumes 327, Histoire française, et 359, Belles-lettres françaises.

Depuis la publication de cette étude, ce fragment de mémoires a été publié littéralement sous le titre de : *La Jeunesse de Bachaumont*, dans le *Magasin de la Librairie*. Vol. III, année 1859.

sort de chez elle par la porte d'où sortit le gazetier Loret.

Alors, à l'encouragement de ses sourires, l'anecdote va jupe courte, trottant menu, tournure leste : l'anecdote va, et court, et se glisse. Elle se penche pour mieux entendre, elle monte sur les chaises pour mieux voir, elle est dans les coulisses, elle voit allumer les chandelles de toutes les tragédies ; elle entre partout, elle lève tous les toits ; elle sait le dessous des masques, le dessous des cartes, le dedans des alcôves ; elle est accueillie partout, parce qu'elle est une médisance ; elle est une puissance déjà, parce qu'elle sera la Presse. L'anecdote ! sorte de bouche de bronze à la façon de Paris, où l'on jette la vérité en riant.

Au siècle de l'anecdote, au dix-huitième siècle, il y eut parmi les curieux et les bavards un anecdotier parfait, excellemment doué pour les devoirs de sa charge. Il avait des yeux, des oreilles et de l'esprit. Il savait écouter, entendre, comprendre et redire. Il possédait le *flair* du vrai. Il aimait les can-cans, mais comme un délicat, avec un certain choix. Il suivait l'opinion publique, mais ainsi qu'un galant homme, à distance et modérément. Il avait ce goût et ce dégoût du monde qui fait les bons juges. Il ne servait ni passion, ni parti, ni amis, mais son plaisir, qui était de regarder et de conter le monde tout comme une comédie. Il était modeste encore, et plein de cette sagesse rare qui délivre de l'amour-propre : il montrait la lanterne magique, sans se

montrer. Assis à l'aise devant son temps, en se jouant, par vocation et par passe-temps, jour par jour, pour lui-même et quelques-uns, Bachaumont jetait sur le papier, toute chaude, l'histoire volante, le bruit vibrant encore, l'âme à peine morte des jours et des nuits de ce joli siècle, léguant à la postérité, dont il se riait, ce trésor, cette source intarissable, cette chronique vivante : les *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres en France*.

Un gentilhomme pauvre, le plus pauvre du pays Chartrain, eut des enfants, et beaucoup (1). Le plus intelligent se fit médecin, se maria, et eut un fils, un fils unique, enfant gâté, joueur et paresseux dès l'enfance, et naturellement étoffé pour le repos et la joie. Le père était devenu un médecin à la mode, le fils un grand gaillard de belle venue, la morale

(1) Fragments de Mémoires autographes de Petit de Bachaumont, en tête desquels se lit : « Un de mes amys me dit, un jour : Je sais à peu près tout ce qui vous est arrivé depuis que je vous connois, mais j'ignore tout ce qui a précédé le jour de notre connoissance, je ne m'intéresse pas moins à l'un qu'à l'autre, ainsi je vous demande de m'en instruire. Le motif de votre curiosité, luy répondis-je, est trop obligeant pour ne m'y pas soumettre. Mais comment ma paresse et la crainte d'abuser de votre patience me permettront-elles un récit dont je craindrois la longueur et pour vous et pour moy ? J'ayme mieux vous promettre de vous écrire, si par la suite je trouve quelque loysir assez long pour cela ; je pourrois même peut-être plus aysément vous écrire des choses que mon extrême timidité m'empêcheroit de vous dire. Il voulut bien se contenter de cette excuse pour le moment, et de ma promesse pour l'advenir. Il l'exigea de moi, et quelque tems après, m'estant trouvé à la campagne, dans un aymable loysir, l'envie de tenir ma parole et de satisfaire un amy auquel je ne pouvois rien refuser, me fit luy écrire ce qui suit... »

fort large, digne en tout point de faire un héros de l'abbé Prévost, amoureux de débauches, et courant le gros plaisir avec une société de friponneaux et de petits coquins, dont ses cousins germains étaient la fleur choisie. Le fils avait remarqué que son père rentrait, maintes fois, à la maison dans la journée, montait prestement à son cabinet, entrait, sortait, et après un tour de clef se remettait à courir. Les trous de serrure étaient déjà, en ce temps, faits pour regarder; et le fils vit son père vidant ses poches sans compter. Une fausse clef n'est point longue à forger; et le jeu et la débauche reprirent de plus belle. C'était une si bonne source, et si riche, et si inépuisable, qu'un cousin eut des soupçons, épia le voleur, le surprit en flagrant délit, et bon gré, mal gré, entra dans la communauté. De ce jour, le tas d'argent alla diminuant de telle façon que le bonhomme de père découvrit tout. Le cousin fut envoyé au Canada, et le fils mis à Saint-Lazare.

Le fils sortit de Saint-Lazare. Il sortit gros joueur, et beau joueur, ce qui le recommanda dans le monde; aimable homme, accommodant et facile, tout à tous; puis une jolie voix et de l'expression quand il chantait; et la bonne figure d'un viveur, une de ces figures qui sont la joie autour d'une table. Point d'affaires! aujourd'hui le cabaret, l'opéra, la comédie, le jeu; demain, le jeu, la comédie, l'opéra, le cabaret; car il vivait, l'heureux homme, au beau temps du cabaret et de la gaieté

des soupers. Point de babioles ni de quadrilles ! c'était alors l'inconnu ; il n'en était question, pas plus que de sottes pécores, de caillettes ou de précieuses, pas plus que de maris grossiers et ennuyeux. L'invitation se faisait à la sortie du spectacle ; on enrôlait dans ses rangs des comédiens, des musiciens, des chanteurs, troupe enjouée qui apportait l'esprit et le rire au bon vin de la bonne compagnie ; on mettait la main sur quelque joyeux faiseur de vers qui n'était pas du métier, et ne prétendait qu'à mettre un refrain sans façon sur les lèvres ; et c'était toutes les libertés et toutes les aises de l'esprit, le sublime dans le voluptueux, ce repas que les buveurs abordaient avec la chanson :

« Si tu veux sans suite et sans bruit
Noyer tous tes chagrins, et boire à ta maîtresse,
Viens avec moy ; je sçais un réduit
Inaccessible à la tristesse :
Là nous serons servis
De la main d'une hôtesse
Plus belle que l'astre qui luit ;
Et mêlant au bon vin quelque peu de tendresse,
Contents du jour, nous attendrons la nuit ! »

Ce réduit, c'était votre cabaret, Chéret, « bonhomme fort poly » ; et le vôtre, madame Chéret, « belle comme le jour, et sage à ce qu'on disait » ; c'était toi, cabaret de *la Cornemuse*, immortalisé par la soif et les vers des Joly, des Lafond, des Regnard, des Vergier. « Hélas ! — s'écrie Bachaumont, l'historien sans respect, qui ne tait rien de la vie de

son père; — hélas! dans mes premières années, je voulus voir les lieux habités par de si aimables convives; je ne trouvay qu'un vieil hôte hébété et de médiocres vins, et cherchay à égayer mon imagination attristée en buvant beaucoup à ces illustres morts; mais je ne fis que m'enivrer. »

Pendant que le père de Bachaumont buvait aux meilleurs tonneaux de Chéret, son grand-père se poussait à la cour, où il avait acheté une charge de médecin ordinaire du roi. Des compliments bien bas aux grands seigneurs et des louanges fort emmiellées à de vieilles coquettes accroissaient chaque jour sa fortune et sa réputation. Une chose, dans ces prospérités, désolait le vieux médecin : la paresse incurable de son fils et le dégoût qu'il affichait pour tout emploi. Il avait essayé de l'introduire à la cour; mais le jeune bourgeois avait eu la témérité de proposer un si gros va-tout à M. de Vendôme, que M. de Vendôme, piqué, s'était levé sur un : « Je ne joue pas si gros jeu. » Le bonhomme désolé avait fait mander son fils à la toilette de la Reine, qui le sermonna vertement, lui disant qu'il ferait mourir son père de chagrin. Dès lors le médecin Petit ne revit plus son fils à la cour.

La cour et ses emplois fermés au jeune homme, le grand-père de Bachaumont songea pour son fils à une place de conseiller au parlement. Mais il avait affaire à une oisiveté héroïque. Menaces, sollicitations, promesses, tout échoua. Vint un jour, où le joueur perdit beaucoup sur parole. M. Petit promit

à l'enfant prodigue de payer ; il promit même de lui donner de l'argent pour faire de nouvelles dettes, s'il consentait à ranger sa vie et à l'occuper. Le fils donna sa parole, et il oubliait de la tenir, quand un de ses amis, auditeur des comptes, ne sachant trop comment s'acquitter envers lui d'une dette de jeu, lui proposa de prendre sa charge en paiement, et de jouer le surplus de sa dette sur une carte. La proposition était du goût de Petit fils. Il s'informa des fonctions de la charge, et quand son ami lui eut juré solennellement qu'il n'y en avait aucune, il se décida à faire va-tout. Il gagna, et ce fut ce va-tout qui valut à Petit de Bachaumont l'honneur d'être fils d'un auditeur des comptes. Faut-il ajouter que le père enchanté paya la charge comme si elle n'était déjà payée ? Excellent tour, qui consola Petit fils d'avoir endossé la robe, et qui le fit éclater en rires et en pantalonades le jour où il fut reçu.

Cependant le grand-père de Bachaumont était nommé, en dépit des attaques de Guy Patin, médecin du dauphin, fils unique de Louis XIV, et l'accompagnait dans ses campagnes. De retour à Paris, il se rappelait avoir 50,000 écus chez son notaire, et chargeait un de ses amis, possesseur d'un château dans le Vexin, de lui acheter une terre à proximité de la sienne. La terre se trouva ; le médecin du dauphin l'acheta ; et le père de Bachaumont, venant y jouer, y fit connaissance avec les voisins et les voisines. L'ami du vieux médecin était un M. de Billy, attaché de tout temps à la maison de Condé. Madame

de Billy avait été la dame d'honneur de la duchesse de Longueville. M. de Billy était un parfait honnête homme. Madame de Billy était une vieille femme, presque aveugle, ayant gardé une grâce pénétrante et caressante, et de fort belles mains qu'elle tenait gantées et qu'elle aimait beaucoup entendre flatter. L'intérêt du père de Bachaumont n'était pas là : il y avait trois filles dans la maison. L'aînée, une élève de Port-Royal, fort entêtée de latin, de jansénisme et de sa naissance, plus propre à la domination d'un couvent que d'un mari, et qui gouverna l'abbaye de Maubuisson, en gouvernant l'abbesse, simple et bonne princesse allemande; la cadette, « le caractère le plus singulier et le plus original qui se puisse imaginer, l'assemblage le plus bizarre et le plus bigarré d'esprit romanesque, de faiblesse, de gayeté, de petitesse, de décision »; voulant plaire à tous les hommes et les épouser tous, tantôt armant sa dévotion contre son tempérament, et tantôt son tempérament contre sa dévotion, et finissant par épouser un vilain. « La troisième, — dit Bachaumont, — une aussy jolie brunẽ qu'il soit possible de l'estre sans estre une beauté; si elle n'estoit pas tout à fait belle personne, sa gentillesse l'avoit approché tout auprès. Un teint de brune clair, vif et net, les cheveux du plus beau noir, les plus beaux yeux du monde et qui d'ailleurs estoient tout ce qu'elle vouloit qu'ils fussent suivant les occasions. Un nez fin et noble au plus joly et dans lequel il se passoit certain petit jeu imperceptible qui animoit sa physionomie, et

indiquoit, ce semble, la finesse des mouvements qui se passaient au dedans d'elle à mesure qu'elle parloit ou qu'elle écoutoit; quelques personnes m'ont dit que je lui ressemblois un peu en cela; — la plus jolie bouche, la mieux façonnée, pleine de grâce et de finesse, mieux fermée qu'ouverte; elle avoit été dès sa jeunesse tourmentée de fluxions qui lui avoient fait perdre beaucoup de dents qu'elle avoit eu fort jolies; on oublioit totalement ce petit désagrément qui se fait ordinairement le plus sentir quand on rit, par les grâces inexprimables de son joly rire et de son aimable son de voix, qui estoit doux, fin, noble et voluptueusement féminin sans affectation; point de gorge, sans maigreur; la plus jolie taille et la plus aysée; ni grande ni petite; des mains aussy délicates, aussy fines et aussy nobles que la Vénus de Médicis; les bras moins bien, et les jambes et les pieds comme les mains. »

Ainsi faite, mademoiselle de Billy plut tout de suite au père de Bachaumont; et, quoiqu'elle n'eût pas grand bien, le grand-père se rendit. Le mariage fut célébré à Trie, château appartenant au prince de Conti, dont M. de Billy étoit capitaine des chasses. Le couple vint s'établir à Paris, et prit logement dans la rue Mazarine, qui avoit pour elle, aux yeux du père de Bachaumont, le voisinage de la Comédie-Française. Heureuse maison, cette maison de la rue Mazarine! Elle tenoit tous les plaisirs, et le plaisir qu'un homme éprouve à vivre avec une jeune fille dont il est amoureux, et le plaisir qu'une jeune fille

a d'être une Parisienne, et le plaisir de la vie de garçon, et les anciens soupers et les anciens camarades rappelés, la vie d'autrefois, recommencée avec plus d'élégance et de délicatesse. Un fils était né qui mourut quelques jours après sa naissance; un autre fils naquit qui fut Bachaumont. Les enfants arrivaient sans que le père se dérangeât de la table ou du tapis vert. Les veilles, les émotions du jeu, le vin de Champagne, les liqueurs, fort à la mode en ce temps, minaient ce corps qui ne savait ni ne voulait se reposer. Une hydropisie de poitrine survint. Les amis cachèrent la maladie au malade, qui se la cachait à lui-même, et continuait de vivre sa vie. Il mourut étourdiment un beau jour, laissant un fils de six mois, une veuve de dix-huit ans.

Ici Bachaumont s'arrête et tâte ses souvenirs. Symptôme inouï de cet homme et de ce siècle, de ce cœur sans religion, de cette société sans pudeur morale! Bachaumont a déshabillé toute sa famille, montré son père à nu, relevé le manteau des morts; et le voici qui fait un repos, après les funérailles paternelles, pour se demander s'il est bien le fils de son père, enregistrant le pour et le contre avec l'indifférence d'un juge rapporteur! Ma mère, — dit-il, — n'était pas amoureuse de mon père; je ne crois pas qu'elle lui ait donné des sujets de jalousie bien motivés; cependant, j'ai appris que, presque aussitôt son mariage, elle s'était liée avec un jeune conseiller au parlement, son parent, homme de beaucoup d'esprit, d'une agréable figure, et que je

suis venu au monde au moment de leur plus grande intimité... Des amis m'ont dit que je ressemblais plus à cet ami de ma mère qu'à mon père, qui était très-grand; pour la vue, tous deux ils avaient la vue très-basse; quant à la figure et à l'esprit, qu'il avait très-supérieur à mon père, il faut se défier de ses amis; pour moi, plus j'avance en âge, plus il me semble que je ressemble au portrait de mon père, et même d'après ce que j'ai ouï dire des qualités de son esprit... et cependant il y a la plus complète dissemblance entre mon père et moi pour le jeu, moi qui n'ai pu apprendre aucune sorte de jeu. Je lui ressemblerais plus pour l'amour des femmes et de la table. — Mais l'ami partageait ces goûts avec son père, et Bachaumont ne conclut pas.

Le père de Bachaumont avait laissé plus de dettes que d'argent comptant; la fille de M. de Billy n'avait apporté à la communauté que 2,000 livres. La maison du médecin Petit devint le refuge de la belle-fille, et le petit-fils fut envoyé en nourrice à Montreuil, près de Vincennes. L'esprit et la figure de l'agréable veuve plaisaient au vieillard; mais de la société de plaisir d'autrefois à la société des vieux savants, compagnons et convives de Petit, le saut était trop brusque pour la belle-fille. Elle voulut appeler dans le sévère logis la jeunesse et l'enjouement; mais le beau-père tenait à sa vie et à ses amis. De là des discussions, et bientôt une séparation. La jeune femme alla habiter un logement dans la maison des dames de l'Union chrétienne, rue Saint-Denis.

Le petit Bachaumont était revenu de nourrice chez son grand-père, à Versailles. Le grand-père lui avait donné sa gouvernante, une grosse, brune, courte et grasse commère, encore fraîche. Le logement de M. Petit, à Versailles, était au Grand Commun, dans le corridor où logeait le bonhomme Le Nôtre. Ce hasard, qui devait décider de bien des goûts dans la vie de Bachaumont, donna bien des bonheurs à son enfance. Ce corridor faisait la galerie et le champ de course de l'enfant. Par une porte ouverte il entra. Le Nôtre était fort ami du médecin Petit et aussi âgé que lui pour le moins. L'enfant fut accueilli comme un joli enfant, petit-fils d'un vieil ami, « par le plus agréable vieillard qui ait peut-être jamais été, toujours gaillard, propre, bien mis, d'un visage agréable et toujours riant ». L'enfant était, à toutes ses visites, caressé, fêté. Il avait liberté de courir dans l'appartement, et ses entrées partout, et jusque dans le cabinet où le bon vieillard s'amusaient encore à dessiner comme dans sa plus verte jeunesse. Le parquet était jonché de dessins de jardins, de parterres, de bosquets bien enluminés d'un beau vert qui souriait aux jeunes yeux de Bachaumont. Le grand-père, qui adorait son petit-fils, tremblant pour sa santé, ne voulait point le laisser sortir à l'air. « C'est ainsi, — dit Bachaumont, — que je ne me promenay que sur du papier et par les yeux. Je voyois M. Le Nôtre produire comme par enchantement sous mes yeux des choses produites avec une rapidité inconcevable; je fus saisi d'admiration; je passai les

premiers momens à regarder faire avec une attention qui lui faisoit plaisir. Bientôt je voulus faire comme lui, et je lui demandai et du papier et des crayons. A peine pouvois-je bégayer les noms, bon Dieu! Quels griffonnages c'étoient, mes premiers dessins! Le bonhomme prenoit grand plaisir et pousoit la complaisance jusqu'à me fournir des exemples proportionnés à ma capacité, et remarquant que j'étois plus susceptible aux figures qu'à autre chose, il se divertissoit à me croquer des figures grotesques dans le goût de Callot; c'étoit sa manière de dessiner les figures; grand Dieu! que ses figures me réjouissoient par leurs attitudes ordinairement risibles! Avec quel empressement j'essayai de les imiter; mais quelle imitation risible par l'extravagance de l'incorrection! » Et Le Nôtre parti de Versailles, il fallut mettre près du petit Bachaumont un valet de chambre qui dessinât un peu. Le vieux Petit ne pouvait rien refuser à ce bel enfant.

Une aventure, qui finit en scandale, sépara encore davantage l'enfant de la mère, et le donna plus entièrement au grand-père. La mère de Bachaumont avait noué au couvent de la rue Saint-Denis une intime amitié avec la nièce de la supérieure. C'était deux cœurs et deux caquetages inséparables, des confidences et des causeries sans fin et prolongées dans le même lit. Il y eut des jalousies et des murmures; la nièce fut séparée de la jeune veuve, et placée dans une chambre fort éloignée dans l'intérieur du couvent. En ce temps la Comédie italienne possédait un ac-

teur, le plus joli homme du monde, et des cheveux blonds, et une taille, et une jambe, et des talents, et des yeux, une voix et une grâce! Octave, l'amoureux de la troupe, le jeune frère du célèbre Mezzetin, l'Octave des *Folies d'Octave*, d'une fantaisie d'habits si riche et si galante, l'Octave, couru des femmes, qui se laissait aimer sans aimer. Son étoile voulut que les fenêtres de sa chambre donnassent sur le jardin Saint-Chaumont. Il vit la jeune pensionnaire qui se promenait, prit un regard, en rendit deux, puis les mines, puis les ravissants déshabillés étalés à la fenêtre, puis les longues nuits d'été charmées des harmonies du théorbe et de la guitare, et de chant, et des airs italiens les plus tendres; et la jeune pensionnaire de prétexter la chaleur des soirs pour rester bien tard au jardin. L'affaire engagée, Octave se présenta au couvent: le couvent n'était pas cloîtré. Il se donna pour un étranger désireux de donner des leçons d'italien. Toutes les pensionnaires voulurent apprendre l'italien d'un si joli maître, et la nièce la première. Quels thèmes amoureux entre elle et le maître d'italien! Et comme il était fêté, choyé, comblé, régalé par tout le couvent! Que de collations! et que de dérangement dans toutes ces jeunes cervelles! Que de bruit et que de péchés il se faisait tout nas! La mère de Bachaumont attaqua, elle aussi, l'italien; mais comme elle avait l'usage et l'expérience, elle apprit vite; et bientôt les exercices furent de si jolies lettres d'amour, que les leçons de la nouvelle écolière empiétèrent sur les leçons de l'ancienne.

Celle-ci s'inquiéta, surprit des lettres, les porta à la supérieure. Octave fut chassé, et Bachaumont fort oublié dans le désespoir et les regrets de sa mère.

L'adoration, l'indulgence, les faiblesses et les caresses du grand-père augmentaient et s'avivaient. Cette petite tête portait tous ses vœux, tous ses projets, toutes ses espérances, les seuls et derniers sourires de sa vie. Les gronderies de la vieillese tombaient désarmées devant la vivacité du diabolin. Bachaumont pouvait faire des chevaux de toutes les cannes du grand-père, des carrosses de toutes ses chaises, et des fouets de tout ce qu'il voulait, sans risquer une remontrance. Bien plus! il attelait à ses jeux enfantins le vieillard, qui se laissait faire. A peine si M. Petit osait murmurer quand le terrible enfant cassait les porcelaines. Pour les cas les plus graves, il commuait le fouet en la peine de la prison, une prison que l'on faisait dans un coin de la chambre avec une barrière de chaises. Encore envoyait-il bientôt sa gouvernante auprès du prisonnier, se disant à lui-même qu'il pouvait se blesser en essayant de renverser sa prison; et bientôt après la gouvernante, il venait en personne tenir compagnie au coupable.

Un des jours d'orgueil de ce vieux grand-père avait été le jour où il avait fait baptiser l'enfant (1). Bachaumont était né si délicat, qu'il avait été

(1) Voici l'acte de baptême de Bachaumont, tiré des archives de l'hôtel de ville de Versailles, paroisse Notre-Dame.

« Louis, fils de M. Antoine Petit de Bachaumont et de dame Char-

ondoyé dans la crainte qu'il ne mourût sans baptême. Il était déjà grandelet, et très en appétit de vivre, quand le fils de Louis XIV et madame la princesse de Conti voulurent bien être ses parrain et marraine. Revêtu d'une longue robe de satin blanc à queue, les cheveux longs jusqu'à la ceinture, poudrés et frisés, suivi d'une gouvernante en grande tenue, et d'un valet de chambre de bon air, Bachaumont, très-fier, fut conduit, par son grand-père, à travers les grands appartements de Versailles, jusqu'à la chapelle, où il émerveilla les assistants par sa jolie mine, et l'abbé de Coislin, l'aumônier du roi, par l'intelligence de ses réponses. Le voilà, du droit d'un filleul, presque tout le jour à la toilette de la belle princesse, entre les bras des deux vieilles dames d'honneur, noires, maigres, et rouges comme des furies, sur les genoux de la grasse mademoiselle Choin; le voilà mené par la main de son grand-père chez Monseigneur à Meudon; le voilà en tiers dans le carrosse du prince. « Il faut bien mener promener notre filleul, » — disait Petit. Ce sont là les conten-

lotte de Billy, son épouse, né le deuxième jour de juin mil six cent quatre-vingt-dix, et ondoyé le cinquième jour des mêmes mois à Saint-Sulpice à Paris. Par permission expresse de Monseigneur l'archevêque de Paris, les cérémonies du baptême lui ont été suppléées le cinquième du mois de juin mil six cent quatre-vingt-quinze par M. Henri-Charles de Combout de Coislin, premier aumônier du Roy, en présence de moi, soussigné, supérieur de la maison de la congrégation de Versailles, et curé du même lieu. Le parrain a été Monseigneur, Dauphin de France; la marraine, Son Altesse sérénissime, Madame Marie-Anne de Bourbon, douairière de Conty, qui ont signé.

« Signé : *Louis-Marie-Anne de Bourbon de France, Henri-Charles de Combout de Coislin, Hébert.* »

tements d'amour-propre de l'enfant ; mais ses grandes fêtes sont chez Joyeux, le premier valet de chambre de Monseigneur ; chez Joyeux sont ses ébats et sa gaieté, animés par les polissonneries de Bontemps l'aîné ; Bontemps qui, ayant une fille de l'âge du bambin, l'appelle son gendre.

Grosse et délicate affaire que l'éducation de ce cher petit-fils, et le choix d'un précepteur ! Le grand-père s'adressa au premier médecin de madame la princesse de Conti, à son excellent ami, à l'ami de monsieur et madame de Billy, à Dodard, le meilleur des médecins, des hommes et des jansénistes. Le précepteur donné par Dodard — c'est Bachaumont qui parle — était fils d'un marchand de vin de Reims, tout fraîchement ordonné prêtre ; garçon d'esprit et de savoir, travaillé de fièvre et d'ambition, et fort empressé de parvenir. Il était venu à Paris tenter la fortune. Les parents prirent le voyage pour du vagabondage, et le laissèrent sans argent. Il fallut songer à s'employer. L'envie de voir Versailles et la cour, l'espérance d'un bon bénéfice par le crédit du médecin de Monseigneur, le décidèrent à saisir la place. Au premier abord, c'était « un homme vif, spirituel, plein de feu ; à le bien regarder, un œil de chat, moitié faux, moitié méchant ; insinuant et prenant toutes les voies pour plaire ; autrement volontaire et jusqu'au caprice. » Grands compliments à la science du grand-père, ce fut le début. Pour réponse, le grand-père fit apporter un gros in-folio latin, pria le jeune abbé de lui traduire quelque

chose sur-le-champ, et sortit l'enfermant dans son cabinet tête à tête avec l'in-folio, du papier, des plumes et de l'encre. Quand le grand-père revint, il trouva la paraphrase la plus élégante et la plus étendue; après la paraphrase, louange de l'abbé sur la figure du petit Bachaumont, les heureuses dispositions qu'il annonçait; de flatteuses paroles et des promesses; « s'il avait le bonheur d'être choisi, l'enfant trouverait toute la douceur imaginable et tous les agréments que les jeunes gens ne trouvent pas toujours dans des maîtres grossiers et de méchante humeur; pour lui, il était fort gai, et prétendait élever gaiement le petit-fils. » L'abbé n'oublia pas même la gouvernante; « s'il était agréé il travaillerait de concert avec elle pour profiter des heureux commencements d'une éducation qui déjà paraissait lui faire honneur. »

Comment ce précepteur fit le paresseux, le voluptueux et l'homme de goût qui fut Bachaumont, — nous ne savons; car le manuscrit finit là et nous abandonne brusquement. Il faut sauter bien des années pour retrouver le petit-fils du médecin Petit amant de madame Doublet. Qui nous donnera sa jeunesse mi-passée à Versailles, mi-passée dans ce joli château du Vexin acheté par son grand-père? Un joli château de pierre de taille, à cinq croisées de face, couvert d'ardoises, flanqué de quatre tourelles; une chapelle fort dorée avec un plafond peint; une terrasse où des ifs taillés en pyramide gardaient tou-

jours un peu d'ombre à la promenade; des murs garnis d'un treillage vert contre lequel montaient en espaliers des arbres fruitiers; des points de vue de tout côté; à droite et à gauche du château deux grands parterres de gazon copiés sur les parterres du bassin de Latone, et un beau cloître de tilleuls, et dans le bois un petit temple sur lequel Bachaumont avait fait graver : *Otio, Musis, et Amoribus*, — la devise de sa vie! et le jardin, prison de ses songes naissants, et du premier éveil de ses sens; verte prison de cette imagination jeune et galante déjà qui ne rêvait que « de fleurs et d'hamadryades favorables ».

Comment et quand Bachaumont vit-il madame Doublet de Persan? Était-ce avant le couplet :

« Quoi, sans taille et sans gentillesse
Persan veut donner de l'amour;
Elle prétend qu'on la caresse,
Qu'on fasse assidûment sa cour;
Tu devois garder la Saunière,
Il étoit digne de ton choix,
Car Razilly le pauvre hère
D'amour n'observe plus les loix (1)! »

Était-ce après? Était-ce après la mort de M. de Persan? Qui amena l'amour? Vint-il des goûts mariés, du joli ménage du dessin et de la gravure? Se glissa-t-il en tiers entre le crayon de madame Doublet et la pointe de Bachaumont? Les conseils de

(1) Recueil manuscrit des chansons de Maurepas, vol. 19. Bibliothèque nationale.

Bachaumont penché sur le papier crayonné et les jolis doigts de madame Doublet, les conseils de madame Doublet dirigeant du sourire l'interprète de ses croquis légers, nouèrent-ils la chaîne? Car ce sont mille charmes et mille dangers, une complicité presque de la main et du cœur, ce compagnonnage d'une jolie femme et d'un jeune homme pour saisir la ressemblance d'un ami commun, œuvre double et une, signée de deux noms unis. Et encore madame Doublet n'était pas le plus maladroit de tous ceux qui se jetaient dans ce siècle à la besogne de l'art. La parente des Crozat portait dignement sa parenté au bout de son crayon. Caylus était heureux de graver son charmant portrait de Falconnet, Mariette son profil délicat de Crozat, et Bachaumont entrait dans l'aimable collaboration par la figure du peintre De Troy (1).

Il est à penser cependant qu'un autre rapport fut leur plus grand lien; je veux parler de cette curiosité qui était le fond de leur esprit à tous deux, cette curiosité par laquelle vécut le salon de madame Doublet, et par laquelle Bachaumont fut fait le maître des cérémonies du salon de madame Doublet. Ce salon tenait le monde, et Paris, et la veille, et le jour, et la chaire, et l'Académie, et la comédie, et la cour. Il était le rendez-vous des échos, le cabinet noir où l'on décachait les nouvelles. Pêle-mêle y tombait le dix-

(1) Portefeuille d'amateurs, Bibliothèque nationale, Cabinet des Estampes.

huitième siècle heure à heure, bons mots et sottises, querelles, procès, sifflets, bravos, morts et naissances, livres et grands hommes, un je ne sais quoi sans ordre, une moisson à pleine brassée de paroles et de choses, les mémoires d'Argus! Salon envié! Confessionnal du dix-huitième siècle où tant d'esprit s'était confessé que Piron lui-même n'y amenait le sien qu'en tremblant. Il écrivait au frère de madame Doublet, à l'abbé Legendre : « ... Annoncez bien une bête à madame Doublet et j'y serai bon », et encore : « Je me rendrai samedi à midi trois quarts chez madame Doublet, dont vous m'envoies l'adresse : je ferai maussadement la révérence, j'y boirai, j'y mangerai, je dirai grand merci et je m'en reviendrai. Tout cela vaut fait. Quant à l'idée que j'y laisserai de moi, ce sont les affaires du dieu Caprice de ma part et de la déesse Indulgence de celle des autres, et voilà tout (1). » Duché remerciait Bachaumont de sa présentation en ces termes : « Assurés madame Doublet de mes plus tendres respects; il n'y a point de jour que je ne remercie Dieu de la grâce qu'il m'a faite de me mettre au nombre de ses paroissiens (2). »

Le salon de madame Doublet était au couvent des filles Saint-Thomas, dans un appartement où madame Doublet passa quarante ans de suite sans sortir. Là présidait, du matin au soir, Bachaumont coiffé de la perruque à longue chevelure inventée par le

(1) Mélanges des Bibliophiles, vol. 4.

(2) Portefeuille de Bachaumont.

duc de Nevers (1). Là siégeaient l'abbé Legendre, Voisenon, le courtisan de la maison, les deux Lacurne de Sainte-Palaye, les abbés Chauvelin et Xaupi, les Falconet, les Mairan, les Mirabeau; tous *parois-siens*, arrivant à la même heure, s'asseyant dans le même fauteuil, chacun au-dessous de son portrait. Sur une table deux grands registres étaient ouverts, qui recevaient de chaque survenant l'un le positif, et l'autre le douteux, l'un la vérité absolue, et l'autre la vérité relative. Et voilà le berceau de ces nouvelles à la main, qui par le tri et la discussion prirent tant de crédit, que l'on demandait d'une assertion : « *Cela sort-il de chez madame Doublet (2)* »? de ces nouvelles à la main, ébauche des *Mémoires secrets*, que Bachaumont annonce ainsi vers 1740 : « Un écrivain connu entreprend de donner deux fois chaque semaine une feuille de nouvelles manuscrites. Ce ne sera point un recueil de petits faits secs et peu intéressants comme les feuilles qui se débitent depuis quelques années. Avec les événements publics que fournit ce qu'on appelle le cours des affaires, on se propose de rapporter toutes les aventures journalières de Paris et des capitales de l'Europe, et d'y joindre quelques réflexions sans malignité, néanmoins sans partialité, dans le seul dessein d'instruire et de plaire par un récit où la vérité paroîtra toujours avec quelques agréments. Un recueil suivi de ces feuilles

(1) Correspondance littéraire de Grimm, vol. 7.

(2) Mémoires de la République des lettres, vol. 5.

formerá proprement l'histoire de notre temps. Il sera de l'intérêt à ceux qui le prendront de n'en laisser tirer de copie à personne et d'en ménager même le secret, autant pour ne pas les avilir en les rendant trop communes que pour ne pas faire de querelles avec les arbitres de la librairie. A chaque ordinaire à ceux qui voudront la prendre, elle sera payée sur le champ par le portier, afin qu'on aye la liberté de l'abandonner quand on n'en sera pas satisfait (1). »

Riche, paresseusement occupé, président du salon

(1) Portefeuille de Bachaumont. — Cette manufacture de *bulletins* donna mille inquiétudes au lieutenant de police Berryier, qui eut à communiquer plusieurs fois à M^{me} Doublet des lettres de d'Argenson pareilles à celle-ci : « Versailles, 6 octobre 1753. Le Roi est informé, Monsieur, que M^{me} Doublet reçoit dans le nombre de ceux qui vont chez elle plusieurs personnes qui y débitent des nouvelles fort hasardées, et qui ne peuvent faire qu'un mauvais effet lorsqu'elles viennent se répandre dans le public ; que souvent ces personnes y tiennent des discours peu mesurés, et que M^{me} Doublet, au lieu de réprimer une licence aussi condamnable, leur permet en quelque façon d'en tenir un registre, et qui sert à composer des feuilles qui se distribuent dans Paris et s'envoient même dans les provinces. Une pareille conduite ne pouvant que déplaire au Roi, S. M., avant d'employer des moyens plus sévères, m'a chargé de vous mander que vous eussiez à voir incessamment M^{me} Doublet pour lui représenter qu'elle ait à faire cesser au plus tôt un pareil abus en éloignant de chez elle les personnes qui contribuent à l'entretenir.... » Elle promettait de se corriger et n'en faisait rien. Et Choiseul, qui se trouvait être le neveu de la redoutable nouvelliste, à propos de la fausse nouvelle donnée par son bulletin de la prise de l'escadre de M. de Blenac, écrivait : « D'après les malheurs qui sortent de la boutique de M^{me} Doublet, je n'ai pu m'empêcher de rendre compte au Roi de ce fait, et de l'imprudence intolérable qui sortent de chez cette femme, ma très-chère tante ; en conséquence, S. M. m'a ordonné de vous mander de vous rendre chez M^{me} Doublet et de lui signifier que s'il sort derechef une nouvelle de sa maison, le Roi la renfermera dans un couvent d'où elle ne distribuera plus des nouvelles aussi impertinentes que contraires au service du Roi. » On faisait surveiller M^{me} Doublet et ses *paroissiens* par un espion homme de lettres, par Charles de Mouhy, auteur de *la Paysanne parvenue*, qui transmettait à la police le nom des frondeurs,

de madame Doublet, Bachaumont se trouvait content. Il avait choisi cette vie, s'y plaisait, et n'en voulait sortir pour places ou honneur. Une charge de premier président fondait-elle tout à coup sur lui, tombée de la main de quelque grande amie de Versailles, il se dépêchait de répondre : « 3 octobre 1743. *Ce qui me flatte le plus, Madame, dans la place de premier président à laquelle vous m'apprenez que je viens d'être nommé, c'est la part que vous y voulez bien prendre et la manière obligeante dont vous me faites l'honneur de me le dire. Agréez, Madame, que j'aye celui de vous en remercier de toute l'étendue de mon cœur, et de vous assurer de mon éternelle reconnoissance. J'ose me flatter d'avoir l'honneur d'être assez connu de vous, Madame, pour n'estre pas obligé de vous assurer que je ne me suis donné aucun mouvement, et que je n'ai fait aucune démarche pour la place dont on m'honore aujourd'huy; apparament que les discours de quelques anciens amis qui m'ont vu du goust et connu des talents pour la magistrature sont la cause innocente de l'honneur que je reçois. Quelque flatté que j'en sois, je vous avoue cependant, Madame, qu'il m'est bien dur de m'arracher aux*

disant : « Je n'ai pu savoir le nom d'un grand et gros domestique, visage plein, perruque ronde, habit brun, qui, tous les matins, va recueillir dans les maisons, de la part de sa maîtresse, ce qu'il y a de neuf. » Menaces, surveillance de la police, rien n'y faisait, M^{me} Doublet continuait intrépidement la publication de ses nouvelles. Et je trouve aux archives nationales (O¹ 412), dans les lettres-missives émanant de la maison du Roi, cette lettre de Sartines datée du 10 juillet 1770 : « Je joins ici un ordre du Roi pour faire conduire au Fort-l'Évêque le valet de chambre de M^{me} Doublet, qui s'est avisé d'insérer, à propos de la retraite de M^{me} de Monaco, que sa conduite galante déterminerait le parlement à la remettre sous l'autorité de son mari.... »

occupations qui ont remply tout mon tems jusques à présent et auxquelles le plus parfait loisir pouvoit à peine suffire. Plaignez-moi, Madame, de ne pouvoir avoir le plaisir de m'entretenir avec vous aussi longtems que je le souhaiterois, mais vous sentez bien que les nouveaux arrangements que je suis obligé de prendre ne me laissent pas le tems de me livrer à cette satisfaction; je ne puis cependant me refuser celle de vous ouvrir mon cœur avant de finir cette lettre, et de vous dire avec la plus intime confiance, sous le plus grand secret, s'il vous plaist, que je ne vais songer uniquement qu'à remuer ciel et terre et employer toutes les manières possibles, tous les souterrains imaginables et tout le crédit que m'a fait obtenir ma charge pour avoir la permission de la vendre... (1). »

Et il restait heureux; ami du marquis de Puysieux; ami de son parent le marquis de Gesvres, gouverneur de Paris; ami du comte de Clermont qui l'assurait de son estime, et faisait tout pour marier *son cher Cupidon* Billy à une héritière de 900,000 livres; ami de ses amis pour tout titre, gardant son temps, et le loisir de jouir des autres et de lui.

J'oubliais: Bachaumont avait une charge, une charge de sa création. Il s'était fait l'édile honoraire de la ville de Paris. Et ses yeux de ne point reposer, et sa plume de toujours courir pour une telle tâche. Il veillait, il surveillait, il conseillait, il projetait; il rêvait à toute heure du beau et du grand pour sa ville

(1) Portefeuille de Bachaumont, lettre paraphée, vol. 359.

bien-aimée, du jour, de l'air, des rues, des places et des palais ; il accumulait dans sa tête les monuments religieux, civils, militaires ; il jetait sur le papier les plans et les devis ; il ne tarissait point de mémoires, de catalogues, de vœux, d'avertissements en faveur de Paris ; il sauvait de ses propres deniers les souvenirs de pierre des Médicis. Dans tous les quartiers, il allait courant et regardant, inspectant les travaux ; et il eût pu répondre aux railleurs, avec non moins d'orgueil que Plutarque : « Je prête à rire aux étrangers qui viennent à Chéronée, lorsqu'ils me voient souvent en public occupé de pareils soins... Mais je réponds à ceux qui me blâment d'aller voir mesurer de la brique, charger de la chaux et des pierres : Ce n'est point pour moi que je le fais, c'est pour ma patrie. »

Le patriotisme parisien de Bachaumont était infatigable ; il glanait les notes d'un itinéraire de tous les tableaux et curiosités à voir dans Paris, des notes sur les rues de Paris, des notes sur les collèges Lemoine et du Mans, etc. Il demandait au duc d'Orléans de tailler en arcades toutes les allées du Palais-Royal. Il demandait à l'opinion publique la construction d'un nouvel hôtel de ville, d'un nouvel hôtel des Quinze-Vingts, d'une nouvelle église de Saint-Germain l'Auxerrois. Il sollicitait auprès d'elle l'ouverture d'une place devant le Luxembourg, et le transport de l'Hôtel-Dieu à l'île des Cygnes. Tout dans Paris, jusqu'aux petites-maisons, était de son ressort ; et il remerciait M. le duc de Richelieu d'avoir bien voulu lui

demander sur la sienne l'avis de son goût. «... *Je la connoissois avant qu'elle ne vous appartint, mais je ne l'ay pas reconnue tant vous l'avez embellie, ainsi que le jardin. C'est de vous, Monseigneur, qu'on peut dire avec vérité quidquid calcaveris rosa fiet. J'avois mené avec moi monsieur de Mayran, homme de goût et bon connaisseur, et le sieur Falconet, un de nos meilleurs sculpteurs. Nous ne pouvions nous lasser d'admirer vos belles statues et surtout celles de Miquelange qui sont de la plus sublime beauté* (1). »

Bachaumont était le conseiller par excellence de toutes les choses parisiennes, le savant homme auprès de qui l'étranger, la province et Paris même, s'enquéraient de la mode de l'art meublant, des fabricants et des artistes, des habiles gens du décor. Nul homme au monde comme ce Bachaumont pour ordonner de belles folies de luxe, et vider dans un appartement une bourse de grand seigneur. Écoutez l'ordonnateur de la rocaille donner ses hommes à M. le maréchal d'Isenghien qui veut rajuster son château; c'est la liste des admirables faiseurs du xviii^e siècle, en tous genres d'agrémens : « Prendre MM. Constant et Cartaud pour les grands parcs et les grands jardins ; — M. de la Chapelle, le meilleur élève de Le-
notre, pour bosquets et parterres et autres gentillesses ; — MM. Slodz, sculpteurs du roi, excellents pour les ornemens intérieurs et extérieurs : cheminées, buffets, coquilles, cuvettes de marbre de salle

(1) Portefeuille de Bachaumont, copie de lettres, vol. 327.

à manger, vases, brasiers de feu, bras de cheminées, girandoles, chandeliers de bronze doré, vases pour les jardins en marbre, en pierre, en bronze, en plomb, en terre cuite, en potin; gens d'honneur et de probité, point durs, point intéressés et ennemis des colifichets; — prendre pour les statues de marbre Bouchardon, Lemoyne fils, les frères Adam, la Datte; — prendre le sieur Pingat, — Collins est trop cher, — pour nettoyer les tableaux; Pingat est sur le pont Notre-Dame aux armes d'Espagne; les sieurs Morizau et Lesueur pour les sculptures des bordures; puis Charny et Cayeux; et pour les bordures ordinaires de *composition* le sieur de Launay, quai de Gesvres, à l'Étoile. »

Dans les préoccupations, les travaux, les espérances du Parisien, le Louvre tenait la première place. Il était sa grande et constante pensée. Bachaumont l'aimait de tout son cœur, et le servait de tout son zèle, adressant un mémoire au surintendant des bâtiments chaque fois qu'une pierre se détachait de la corniche, défendant sa magnifique collection contre les maisons royales et les garde-meubles de ces maisons, revendiquant pour lui tant de tableaux emmagasinés à Versailles et ailleurs, dénonçant les anti-ques enfouis dans le corridor voûté sous la colonnade, recherchant son histoire et les lois de son gouvernement, exigeant la réparation du grand Salon, demandant le dégagement de la galerie d'Apollon, et la mise au jour des tableaux empilés dans ses armoires, demandant une place d'honneur de-

vant la colonnade, demandant enfin plus fortement et plus obstinément que tout le reste l'achèvement, tant de fois promis, du palais de l'Art.

Bachaumont usait son loisir dans cette charge bénévole, pleine de soins et de démarches, traversée sans trêve par des passe-temps divers, des occupations de toutes sortes et sur toutes choses; tantôt réglant la tyrannie de la mode, la mode de la ville, la mode de la cour, la mode de la campagne et la mode de la chasse; tantôt donnant audience à des imaginations de plafonds peuplés d'envolées d'amours au dard d'or; hier réformant la tradition du théâtre et les talons rouges des acteurs; aujourd'hui proposant de faire mouler la colonne Trajane avec les creux rapportés de Rome sous Colbert, et de la monter dans quelque carrefour; d'une généalogie des Coypel et des Boullongne, passant à une estimation des tableaux de la marquise de Lantage; d'une recommandation de Launay et Tremblain, et surtout Testard vis-à-vis la compagnie des Indes, comme experts, à une recommandation de Servandony, de Boucher, et du machiniste Arnould pour le théâtre projeté à Versailles; d'une liste d'adresses des connaisseurs de Paris, à un détail des travaux de Falconet; toujours montant et descendant, sans se lasser, du futile au sérieux de l'art, du petit au grand, du grand au petit, et fort indigné que Germain l'orfèvre et Meissonnier ne fussent pas de l'Académie de peinture. Il se plaisait encore à tracer avec la plume le *scenario* d'un tableau agréable, égayé du mobilier

de Voisenon et de Crébillon : « *Le Réveil*. Une chambre à coucher meublée de moire bleue fort claire ; une jolie table de nuit d'un bois violet, sur laquelle plusieurs flacons de cristal garnis d'or et un flambeau d'argent... *Le café au lait*. L'habit de la jeune femme serait de satin jaune rayé de couleur de rose et parsemé de petites fleurs, l'habit serait juste au corps, un petit collet ouvert, un corset fermé boutonné par devant, les manches étroites et boutonnées jusqu'au poignet, et des manchettes d'homme à dentelles... » Voilà des gouaches toutes faites pour Baudouin. Et peut-être était-ce pour lui que Bachaumont esquissait. Il était l'ami de la famille, et son chef, le beau-père de Baudouin, Boucher lui-même, ne dédaignait pas une idée donnée par l'auteur de *l'Essai sur la peinture, la sculpture et l'architecture*.

Bachaumont lui écrivait : « *Pour l'amour de vous, j'ai relu la Psyché de La Fontaine, elle m'a fait un plaisir toujours nouveau. Il semble que l'Amour lui-même ait donné à La Fontaine la plus belle plume de ses ailes pour écrire cette histoire, il vous garde toutes les autres pour la dessiner. Heureux Apelles qui avés une Psyché vivante chez vous, de laquelle vous pouvés faire une Vénus quand il vous plaira, et cætera, et cætera. — Voicy les sujets que j'ay trouvé les plus propres à mettre en tableaux, je m'imagine que vous avés choisi les mesmes et cela me flatte, supposé que nous nous soyons rencontrés.* » Suit l'indication de neuf sujets. Bachaumont reprend : « *Il seroit très-aisé de trouver dans cette his-*

toire de quoy faire une douzaine de tableaux, je vous conseillerois d'en faire les dessins et de les faire graver, cela composeroit une aimable suite qui auroit plus de débit que le Molière tout aimable qu'il est. Mais avant tout, je vous exhorte à lire *Psiché*, opéra de Quinault, et *Psiché*, comédie de Molière, cela donne toujours des idées et ne peut que servir et profiter; l'esprit remué échauffe la tête et anime la main, et cela ne peut que bien faire. On peut voir aussi par curiosité la *Psiché* de Raphaël gravée par Marc Antoine à ce que je crois. Elle est chez M. Crozat et chez M. Mariette. Mais ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de lire et de relire la *Psiché* de La Fontaine et surtout bien regarder madame Boucher. » Et de Boucher, Bachaumont allait à Pierre, dont il briguaît les bonnes grâces dans cette curieuse lettre : « Vous êtes un habile homme et vous avez de l'esprit, vous avez eu une bonne éducation, vous avez des lettres, vous aimez à lire et vous jouissez d'une fortune honnête, voilà bien des avantages que vous avez sur ceux qui courent la même carrière que vous. J'ai toujours beaucoup aimé la peinture; j'ai passé les premières années de ma vie à Versailles et dans les maisons royales, au milieu des peintures et des sculptures qui les décorent; j'ai eu les meilleurs maîtres de ces tems-là en tout genre; je suis venu à Paris où j'ai continué de vivre dans les mêmes occupations; j'y ai fréquenté les meilleurs artistes, en même temps j'ai beaucoup lu, j'ai beaucoup vu, j'ai réfléchi; j'ai beaucoup dessiné, j'ai voulu peindre, j'ai même peint; mais une maladie dangereuse (la petite vérole) et une vue très-faible m'ont obligé de tout aban-

donner ; il ne m'est resté que beaucoup d'amour pour les beaux-arts. J'ai continué à m'en occuper, je crois avoir acquis quelques connoissances par ma fréquentation chez feu M. Coypel qui pensoit avec esprit et qui parloit bien de son art, et surtout par ma société avec feu M. Crozat et ceux qui venoient chez lui tous les dimanches, et par la vue des belles choses en tout genre dont sa maison étoit remplie. Je suis né avec un bien fort honnête dont j'ai pu disposer dès mes premières années ; je n'ai voulu prendre ni charges, ni emplois ; j'ai voulu rester libre, et je n'ai aujourd'hui de regret que de n'être pas un bon peintre... C'est dans cette situation et dans ces sentimens que je v^{ous} offre mon amitié et que je vous demande la vôtre. MM. Coypel, de Troy, Le Moyne et plusieurs autres excellens artistes m'ont accordé la leur... (1).»

Carmontelle a profilé Bachaumont dans la série de ses portraits en pied, donnant et la figure et le corps du personnage représenté. Dans un de ces grands fauteuils chantournés, où le dessinateur a l'habitude d'asseoir son modèle, on voit le Parisien, amoureux de Paris, un livre à dessiner entre les mains, un bout d'épée sortant des basques de son habit. Il porte une grande perruque qui prit depuis son nom, et qu'adopta Voltaire. Il a l'œil noir et spirituel, le grand nez bourbonien du temps, une bouche ironique au coin de laquelle tressaute une petite ver-rue. Il est au pied de la colonne astrologique de Bullant que, — grâce à lui, grâce aux 1800⁺ qu'il tira

(1) Portefeuille de Bachaumont, copies de lettres, vol. 327.

de sa poche pour sauver ce souvenir et cette pierre de Catherine de Médicis, — Paris possède encore encadrée dans la Halle au Blé.

Ce petit monde, le monde de Bachaumont et de madame Doublet, vivait sans souci, sans Dieu, sans remords, dans la plus profonde et la plus sereine paresse d'âme. La vie et le présent lui étaient tout. Il n'avait ni peur ni curiosité du lendemain. Il ne demandait point aux choses la raison de l'homme, à l'homme la raison des choses. Le catéchisme d'Épicure lui suffisait. Il vivait en paix avec sa conscience qu'il n'éveillait pas, en paix avec la religion publique qu'il saluait dans la rue. Les hommes de ce monde n'étaient ni philosophes, ni jansénistes; ils regardaient de la fenêtre jouer la foi à pile ou face, sans parier. Ils étaient des athées nonchalants, des impies sans zèle; ils étaient des indifférents.

Aussi ce monde mourut-il comme il avait vécu, sans se presser, ni s'affairer, avec une tranquillité ferme, et une aisance particulière. Comme Bachaumont était à ses derniers moments, on lui parla des consolations de l'Église. Il remercia disant « qu'il ne se sentait pas affligé ». Cependant vint un prêtre; mais le prêtre ne put jamais tirer autre chose du mourant, que : *Monsieur, vous avez bien de la bonté.*

Quand Bachaumont mourut à quatre-vingt-un ans (1), madame Doublet avait quatre-vingt dix-sept

(1) Voici l'acte de décès tiré des Archives de l'hôtel de ville, paroisse Saint-Eustache, avril 1773 :

ans. Les *paroissiens* crurent devoir lui cacher cette mort. On dit Bachaumont en voyage. Quoi! ce vieil ami, cet ami de tant d'années, parti sans prendre congé? La tête affaiblie de la pauvre vieille femme se brouilla. Elle se mit au lit. Un confesseur vint, mais homme de goût et de sens, qui ne parla qu'au cœur et à l'esprit de la malade, et d'une voix si douce, et avec une si jolie éloquence, que madame Doublet le voulut embrasser. Dans l'embrassade, le confesseur déranger le rouge de madame Doublet. Madame Doublet entra dans une colère épouvantable, — et passa (1).

« Ledit jour 29, M. Louis Petit de Bachaumont, écuyer, garçon, âgé de quatre-vingt-un ans, décédé aujourd'hui, cour des Filles-Saint-Thomas, a été inhumé dans notre église en présence de M. Charles-Antoine-Louis de Maussabret, mousquetaire, son neveu à la mode de Bretagne, et de M. Jean-Baptiste-François Durey de Meinières, président honoraire au parlement.

« Signé : *Maussabré, Durey de Meinières, Hubert.* »

(1) Mémoires de la République des lettres, vol. V. — Correspondance littéraire de Grimm, vol. VII.